

Charles de VILLERS

CORRESPONDANCE II
1798-1816

Du public à l'intime

Édition établie, annotée et commentée
par Monique BERNARD et Nicolas BRUCKER



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Cette édition de la correspondance inédite de Charles de Villers fait suite à un premier volume de 249 lettres qui couvrait la période 1797-1815 et que nous avons sous-titré *La médiation faite œuvre*. Il mettait en lumière l'action d'intermédiaire culturel de Villers, et invitait à y voir une *œuvre* à part entière. L'ouvrage distinguait trois orientations : le journalisme, l'édition, l'action publique.

Ce second volume de 248 lettres – parmi lesquelles 57 en allemand, dont nous procurons l'original suivi d'une traduction – poursuit cette vaste entreprise de transcription, annotation et édition de la correspondance, en grande partie tirée du fonds de Hambourg. Mais ici nous nous sommes davantage attachés à restituer l'étendue et la diversité du réseau épistolaire qui s'est constitué autour de Villers. Parmi ses correspondants, on compte en effet des personnalités du monde politique, des professeurs et des savants, des écrivains, artistes et poètes, des professionnels du livre, enfin des familiers, amis de longue date ou parents. En lisant ces lettres, on entre dans le détail des circonstances qui ont présidé à la genèse, la rédaction, la publication, la diffusion de ses ouvrages, notamment la *Philosophie de Kant* (1801), l'*Essai sur la Réformation* (1804) et le *Coup d'œil sur les universités* (1808). On comprend aussi à quels usages variés se prête la communication épistolaire : demande ou remerciement, dans les courriers adressés aux autorités ; échange d'information, quand il faut répondre à un libraire sur un point précis portant sur un livre en cours d'impression ; échange d'idées ou de conseils, dans un cadre académique, avec des collègues de l'Institut ou de la Société des sciences de Göttingen ; nouvelles données ou reçues avec des proches. Du for privé à l'espace public, de la sphère familiale à la sphère politique, la correspondance se décline sur tous les tons et tous les modes, offrant de la figure centrale, Charles de Villers, un portrait contrasté et vivant.

De 1797, date de son installation à Lübeck auprès de la famille Rodde, jusqu'aux lettres échangées après sa mort, survenue en 1815, la correspondance retisse le fil de l'existence d'un officier homme de lettres, émigré converti à la culture du pays d'accueil, au point d'en être devenu l'un

des plus fervents promoteurs. Pour le détail des dates et des faits, on se reportera à la biographie de Monique Bernard¹. Cette histoire commence et finit à Göttingen : aussi l'université – et l'Académie des sciences qui lui est liée – sont-elles l'un des nœuds de la correspondance, les autres nœuds étant le cercle d'Eutin, l'Institut, et quelques figures isolées, telles que Kotzebue. Parmi les dates pivots, il faut retenir celle du 6 novembre 1806, « la catastrophe du 6 novembre », comme l'écrit Villers le 20 mai 1807 à Daru : le sac de la ville de Lübeck par les troupes françaises fait basculer l'auteur d'une hostilité larvée à Napoléon à un activisme ouvert en soutien aux villes hanséatiques, puis aux universités du royaume de Westphalie, contre la politique de normalisation et de centralisation menée à grand train par l'administration française.

Les changements de lieux marquent des césures dans la correspondance : ceux à qui l'on parlait deviennent ceux à qui l'on écrit, et inversement les correspondants d'hier sont les interlocuteurs d'aujourd'hui. Il en résulte une information différente quant à sa nature, et des lacunes quant à la connaissance des faits. Des trois séjours de Villers à Paris, on sait peu de chose. Les rares billets et les allusions rétrospectives dans des lettres de la période ultérieure nous permettent d'imaginer sa vie pendant les mois qu'il y passe en 1801, 1803-1805 et 1811. Résidant à l'Hôtel des Étrangers – tout un symbole pour celui qui a avoué être devenu *étranger* à sa patrie – il est reçu par le monde savant, fréquente les salons de Fanny de Beauharnais, de Mme de Coislin, d'Aubin-Louis Millin, le gardien du Cabinet des médailles et directeur du *Magasin encyclopédique*. Il voit différents membres de l'Institut. C'est aussi un familier de la maison Henrichs, le libraire allemand qui à Paris assure la vente de ses ouvrages, et dont l'épouse, à l'instar de Claire dans *La Nouvelle Héloïse*, le gratifie dans ses lettres d'un badin « notre cher Philosophe ». Il y rencontre aussi des Allemands. Dans une lettre à Kotzebue de 1810 (1^{er} février), il assure que leur première entrevue date de dix ans plus tôt : reçus tous deux chez Carl Friedrich Cramer, alors libraire à Paris, ils passèrent toute une soirée ensemble sans toutefois entrer en connaissance. « Avant le dîner Cramer vous présenta tout le monde. Il barbouilla aussi fort indistinctement mon nom, que vous ne remarquâtes point », écrit-il à celui qu'il nomme le « Molière germain ».

Dans le cas de Villers, la sociabilité épistolaire soutient, prolonge, et parfois se substitue à une sociabilité physique. Il est des correspondants

¹ Monique Bernard, *Charles de Villers. De Boulay à Göttingen. Itinéraire d'un médiateur franco-allemand*, Metz, Paraiges, 2016, rééd. 2018.

qu'il ne rencontrera jamais, et qu'il ne connaît qu'à travers leurs publications. L'image personnelle qu'il peut s'en figurer tient à peu de chose : seulement quelques feuillets griffonnés, auxquels s'ajoutent des informations prises çà et là auprès d'amis sûrs. Tels des personnages de fiction, leur existence réside dans l'imagination du scripteur. Cette construction imaginaire affecte, en retour, l'image de soi. La lettre n'est pas seulement l'espace d'une possible introspection, elle permet l'invention d'un personnage, façonné par les interactions épistolaires, et ajusté aux enjeux exprimés dans la lettre. L'élaboration de cette figure d'intermédiaire culturel que Villers a fini par imposer, avec un style unique qui le distingue d'autres médiateurs dans la même période, tient aussi à ce jeu d'images et à ce système de représentations, lentement élaborés dans et par l'écriture épistolaire. La lecture de la correspondance permet ainsi de saisir, du dedans, un processus de construction identitaire, dans la dynamique des relations sociales, dans des grappes d'épistoliers qui toutes communiquent entre elles par différents points de contact.

La correspondance fait aussi mieux comprendre comment s'est imposée à l'auteur la mission qu'il entend jouer : son rôle d'intermédiaire culturel, qu'il exprime dans la *Très humble représentation* en 1814, est en fait le point d'aboutissement d'une élaboration continue, dont les lettres permettent de suivre l'évolution. Villers exprime dans ses lettres le rôle qu'il entend jouer, et les correspondants l'aident dans cette voie par les mots dont ils qualifient son action. Schütz voit en lui « un citoyen du monde d'un esprit éclairé [*erleuchteter Weltbürger*] » (14 février 1806). Feuerbach le déclare « médiateur entre le génie allemand et le génie français [*Vermittler zwischen dem teutschen und französischen Genius*] » (17 octobre 1812). Cuvier estime que lui seul peut répondre valablement au sujet de concours sur la Réformation : « il n'y a en Allemagne que vous qui puissiez en donner une solution bien écrite » (18 juillet 1802). La mission dont lui-même se dit investi lui vient d'en-haut : c'est un appel auquel il faut répondre. « Éclairer un peu plus tôt les hommes sur quelques-unes de ces erreurs, écarter quelques obstacles, quelques fausses vues, tel est le devoir de quiconque sent en soi la conscience du bien », écrit-il avec gravité à Schweighäuser, savant bibliothécaire de Strasbourg, en 1804. À la rhétorique commune aux *Aufklärer* se joint une attitude volontiers martiale. Parce qu'il est engagé dans son temps, le philosophe est un combattant, et la raison dont il veut répandre les lumières doit, pour s'imposer, faire reculer les ténèbres du préjugé. « Combattre de toutes mes forces le système entier de culture matérialistique et d'inphilosophie française – voilà ce qui m'occupe », écrit-il à Goethe le